L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : rue de Chartres No 323. NOUVELLE-ORLEANS, MERCREDI MATIN, 15 JANVIER 1896. Fondée le 1er septembre 1827

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : 323 rue de Chartres.
Entre Conti et Bienville.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Entered at the Post Office at New Orleans, La., Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS.
MERCREDI, 15 JANVIER 1896.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE

Un an	3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

☞ Pour les petites annonces de Demandes, Ventes et Locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 7e page.

Le Rôle de la France dans les deux Crises Actuelles.

Il y a une puissance qui, installée dans le Levant, depuis des siècles y est universellement estimée et aimée ; qui est la protectrice naturelle et plusieurs fois séculaire de ces vastes et malheureuses contrées. Sa popularité y est telle, que son nom est, depuis des centaines d'années, resté à toutes les populations chrétiennes, d'origine européenne ou asiatique qui vivent en Orient. S'il y a un gouvernement qui a le droit de se mêler des affaires de ces pays lointains, d'y intervenir directement et d'une façon autoritaire, c'est bien celui de la France.

Que se passe-t-il, cependant? A propos des épouvantables événements d'Arménie et d'autres lieux, on a, de bien des côtés, jeté les hauts cris. Au milieu de tout le tapage qui se fait autour de ces massacres, on n'entend guère que les protestations, nous dirions presque les vociférations de la Russie, de la Grande Bretagne. On dirait vraiment, qu'elles seules sont intéressées dans cette crise, et que la France est complètement étrangère à tout ce qui se passe. C'est certainement elle qui fait actuellement le moins de bruit.

Et, pourtant, elle jouit, par là, d'une influence, d'une autorité que n'y ont jamais eues, que n'y auront peut-être jamais les autres puissances, parce qu'elles n'y sont installées que d'hier et qu'elles ne connaissent pas ces pays; parce que dans tout ce qu'elles font ou tentent de faire, on sent percer des arrière-pensées d'ambition mercantile ou territoriale et c'est là, précisément ce qui produit, au milieu d'elles, la division, ce qui les neutralise et les rend impuissantes.

Tant que cette prétendue croisade morale et chrétienne ne sera qu'un masque cachant des spéculations vénéneuses, soyez persuadé que le gouvernement français n'y prendra pas une part active, prépondérante. Et, pourtant, quelle belle occasion, pour lui, de jeter la Russie dans les jambes des Anglais, ses éternels ennemis, et de les fourrer dans un guêpier d'où il leur serait à peu près impossible de se tirer !

Il attend patiemment que sonne l'heure de l'intervention, non plus hypocritement, mais franchement morale et chrétienne ; vous le verrez alors agir. Nous avons bonne envie de croire que c'est encore à lui qu'il faudra recourir, pour mettre un terme à la crise du Levant, dans lequel, seul, il joue un rôle parfaitement avouable.

Nous en dirons autant de la crise sud-africaine. A un moment donné, nous avons tous pu croire que l'Allemagne et la Grande-Bretagne allaient se ruer, tête baissée, l'une sur l'autre. Le conflit est même, à l'heure qu'il est, bien loin d'être réglé.

Là aussi, la France pourrait faire une bruyante démonstration et tirer une petite vengeance de l'Allemagne. L'Angleterre ne lui fait-elle pas des avances ? A entendre Lord Salisbury, n'aurait-elle pas, chez ses voisins les Anglais, les meilleurs, les plus tendres, les plus dévoués amis du monde ? Quelle magnifique occasion de jouer un vilain tour à l'Empereur Guillaume ! Ce serait assurément de bonne guerre.

Bien de pareil. Installée à Madagascar, à deux pas du Transvaal et de la baie de Delagoa, elle pourrait exercer, à droite ou à gauche, une influence funeste à qui la gêne ou lui déplait. Elle ne dit mot ; elle ne fait pas un pas; elle refuse d'intervenir. Quel plaisir, pourtant, de brouiller les cartes entre ses deux adversaires et de les mettre aux prises, à son profit ! Point. Elle attend. Il serait curieux de voir les deux ennemis lui devoir plus tard leur réconciliation.

En vérité, dans le moment, la France joue un bien beau rôle, qui doit faire singulièrement réfléchir ceux qui se plaisent à la traiter de brouillonne, de trouble-fête. On la disait dégénérée. Elle est aussi forte et aussi morale que jamais, sinon davantage.

ALEXANDRE DUMAS FILS
—ET LES—
"ECRIVAINS NOUVEAUX".

On sait que les revues dites de "jeunes" affectionnent le jeu du massacre. Après le plaisir de s'entre-louer les uns les autres, qui est doux, leurs rédacteurs n'en connaissent pas de plus vif que celui de dauber sur les aînés. C'est là un exercice où ils excellent. Plus l'œuvre est vaste et la gloire solide, plus ils y mettent d'acharnement. Aussi l'unanimité de la presse à saluer au lendemain de sa mort Alexandre Dumas devait-elle leur porter sur les nerfs : quelle belle matière à démolition, qu'un pareil édifice ! Quelle occasion de s'élever hardiment contre l'opinion commune ! On n'a donc pas tardé à se mettre à la tâche. Le *Mercure de France* a pris l'initiative d'un plébiscite, et quatre-vingt-un "écrivains nouveaux",—une armée,—ont été mis en demeure de juger l'illustre mort. Tribunal redoutable, en regard duquel Minos serait indulgent ! On leur permettait d'ailleurs de n'avoir aucune opinion ; c'était encore une façon de se prononcer.

Notez que le *Mercure de France* est relativement éclectique : ses nombreux collaborateurs, dont plusieurs ont du talent, ne sont point tenus d'avoir les mêmes rigueurs et les mêmes haines; et les aînés, qui s'y voient quelquefois traités en chiens galeux, avec l'abondance de termes injurieux que comporte le vocabulaire de la jeune littérature, ont la surprise d'y trouver de temps en temps sur leurs écrits des appréciations d'une certaine indulgence. Cette revue aime les plébiscites : elle en avait ouvert un, l'an dernier, sur les rapports intellectuels qui pourraient exister entre la France et l'Allemagne, et avait reçu des réponses intéressantes.

Celui que nous avons sous les yeux, écrit Ed. Rod, a donné des résultats plutôt contradictoires. Traité comme un écolier qui se présente à l'examen, Dumas a reçu des notes variant du très mal au très bien. Je n'ai pas besoin de dire que les premières sont de beaucoup les plus nombreuses. J'en cueille quelques-unes, au hasard. "Langue de modiste, boniment de perruquier, esprit de haut commis-voyageur, idéologie de journaliste, passions de boulevardier, morale d'obèse grincheux." Ainsi prononce M. Paterne Berrichon. Mais M. Saint-Georges de Bouhélier ne prend pas la peine de montrer son dédain, il affirme simplement qu'il ne pense pas que l'auteur de *la Dame aux camélias* "mérite l'attention." Tout ce que sait de lui M. Tristan Klingsor, c'est que, en sa " souvenirs de collégien sentimental," Dumas apparaît "comme un camélia fané." M. Lucien Muhlfeld l'appelle avec aménité "nègre aveugle, entêté, puéril et retors." Quant à M. Pierre Guillard, il voudrait procéder par comparaison : Dumas lui semble "presque grand" quand on le "confronte avec les deux *illustres dramaturges* contemporains." Mais au regard des astres nouveaux, que les théâtres ne représentent pas encore ou qui même, pour être plus sûrs d'avoir du génie, dédaignent de faire des pièces, comme il serait petit, mon Dieu ! si petit, que M. Edmond Pilon trouve qu'on devrait l'appeler "le petit Dumas." Et il vaticine : "Nulle appellation ne me semble plus juste que celle-ci. La postérité n'en accordera pas d'autre au compilateur de l'abbé Prévost, de Rivarol et de Richardson."

En somme, c'est là le ton général. Jeunes ou vieux ;—car parmi ces démolisseurs il en est qui pratiquent depuis un quart de siècle, bien qu'on nous affirme qu'ils sont tous jeunes "ou restés telles",—c'est à qui trouvera les formules les plus dégaigneuses, les expressions les plus méprisantes. Aussi, comme il faut savoir gré à ceux qui ont eu le courage d'affirmer leur respect, ou seulement de s'exprimer avec mesure. Ainsi M. Tristan Bernard ose insinuer "qu'il est bien difficile de refuser à Dumas toute espèce de talent." Voilà une concession que nous relevons avec soin. M. Emile Besnus, qui n'a lu qu'une partie de l'œuvre en cause, se récuse galamment, sans abuser de ce qu'il ignore pour y mettre plus de passion. M. Louis Dumur reconnait en lui "le maître du théâtre contemporain par son entente incomparable de la scène, par son goût toujours parfait, enfin par quatre chefs-d'œuvre incontestables". "Homme d'esprit et de théâtre, dit M. Henry Mazel, ni poète ni métaphysicien, mais moraliste vigoureux et juste." Et M. Maurice Pottecher: "En ce moment, je réserverais toute critique et ne voudrais exprimer qu'un témoignage de haute admiration pour l'homme qui a accompli cette œuvre, qui a donné à la foule, pendant cinquante ans, un enseignement bon ou mauvais, dont le théâtre moderne s'inspire, qui n'a pas eu besoin, pour s'en prendre aux idées, d'insulter les personnes, et qui, après s'être bien tenu dans la vie, a su se coucher fort convenablement pour la mort." Bravement, M. Albert Mockel s'écrie : "Vraiment oui, j'admire Dumas," parce qu'il défend les droits qu'à côté de la beauté plastique conserve "la beauté ideale, la beauté logique, et la beauté morale que Dumas voulut célébrer." Mais le mot le plus juste me paraît être celui de M. Maurice Beaubourg, que voici :

"....Malgré cela, je suis d'avis que les jeunes auteurs, quelque restrictions qu'ils fassent à l'œuvre de Dumas, *s'honoreraient* en portant des fleurs sur la tombe de celui qui fut le soldat loyal de ses idées, et en manifestant sur son nom, *seul nom dramatique* de l'ancienne génération qu'on peut revendiquer, puisqu'il fut un nom de combat."

Mais M. Maurice Beaubourg est de ceux qui se sont déjà fait applaudir, de ceux auxquels le succès viendra à son heure, parce qu'ils le méritent et parce qu'ils travaillent. Aussi, j'imagine qu'il est un peu suspect. En tout cas, les "jeunes auteurs" ne l'ont guère écouté. La consultation achevée, M. Rémy de Gourmont, qui en fut l'initiateur, conclut dans un sentiment évident de satisfaction que, "photographiées au giroscope, les quatre-vingt-une lettres donneraient ce négatif : Alexandre Dumas fils n'est pas un grand écrivain." Si réellement elles le donnaient, ce serait tant pis pour elles. Mais il ne suffirait pas de pointer les suffrages : il faudrait aussi mesurer la qualité des juges. Et cela serait plus difficile. Plus tard, nous verrons lesquels d'entre eux feront mieux que celui qu'ils méconnaissent. En attendant, la diversité de leurs dires ne m'a point déplu : elle prouve de l'indépendance, et, chez ceux qui ont osé proclamer leur coupable respect, un courage moral que je serais tenter d'admirer. Car s'il faut de la vaillance pour attaquer des réputations établies, il en faut bien plus encore pour professer, sur les hommes et les choses du jour des opinions simplement libérale, qui visent à la justice plus qu'à l'éclat.

S. P. J. KRUGER.

Le portrait qui précède ces lignes, est celui du président du Transvaal, la république du Sud de l'Afrique au sujet de laquelle il se fait tant de bruit dans le moment.

Krüger est d'origine hollandaise; il est âgé de 68 ans. C'est lui qui dirige le parti des "Dutch Boers" qui a la suprématie politique. Le portrait que nous publions de Krüger est une reproduction exacte de ses traits d'après une récente photographie.

Ce Krüger est un homme qu'on pourrait qualifier de prophète, assurément.

Dans les premiers mois de l'année 1886, il faisait en Hollande un voyage triomphal Partout on l'accueillait comme le digne descendant de ceux qui avaient transporté dans l'Afrique australe les mœurs, la langue et le caractère indomptable des Pays Bas.

Dans les pensions de jeunes filles, les petites Hollandaises, blondes et pâles, lui chantaient des hymnes patriotiques et des chants spécialement composés à son intention.

C'est dans une de ces pensions, près d'Arnheim, qu'un Français se rencontra avec lui. La conversation porta immédiatement sur la lutte que le Transvaal avait soutenue cinq ans auparavant contre les Anglais.

—Vous les avez fièrement battus, dit le Français.

—Pas autant que nous l'aurions voulu, répliqua M Krüger, avec un sourire fin et malicieux, qui contrastait avec sa figure pleine, mais singulièrement rude. Non pas autant que nous l'aurions voulu—car il aurait fallu leur ôter l'envie de recommencer.

—Vous croyez donc qu'ils recommenceront ?

—Tôt ou tard. Nous sommes un pays d'avenir. Notre sol renferme des richesses à peine soupçonnées. Aussi longtemps qu'elles ne seront pas mises en valeur, les Anglais se tiendront tranquilles. Mais, dès qu'elles paraîtront à la surface, ils nous tendront un traquenard. Déjà, ils nous envahissent de toutes parts. On peut se garantir de l'air avec des bourrelets : on ne peut pas se garantir de l'infiltration anglaise. Quand le moment sera venu, on prendra contre nous la défense des nationaux britanniques, soi disant lésés ou molestés. Et puis, vous voyez le reste.

Mais je suis venu dans mon pays d'origine pour me pénétrer à nouveau de la devise : *Je maintiendrai*, et, croyez-le, nous maintiendrons.

N'est-ce pas que le président Krüger prophétisait juste en 1886 ?

MODES PARISIENNES.

JOLIES TOILETTES D'INTÉRIEUR.

La robe de droite est en cheviot rayé gris et marron : elle est garnie de velours marron et d'une passementerie à dessins cachemire.

La toilette à gauche est en reps aubergine les panneaux sont en peluche de deux tons plus foncés que le reps. Le tout est garni de martre zibeline.

"EVANGELINE."

UNE PREMIERE AU THEATRE DE LA MONNAIE.

Le drame lyrique de M. Xavier Leroux—Le poème de Longfellow—Un autre "Paul et Virginie"—Succès d'un compositeur français.

Un correspondant écrit, après la première représentation d'*Evangéline*, au théâtre de la Monnaie : il fait du verglas, les rues glissantes défient la marche des chevaux, et le tout-Bruxelles des premières, frémissant encore de bravos, ne sait comment rentrer chez lui, dans le brouillard glacial, après la chaleur d'un réel succès.

La salle était des plus brillantes, et par la notoriété des assistants et par le resplendissement de diamants des toilettes des dames. La princesse Clémentine, fille du roi, occupait la loge royale avec les personnages de sa suite. Dans une avant scène, on remarquait le prince Albert de Belgique, héritier du trône, et son beau frère, le prince Charles de Hohenzollern. C'est devant un auditoire d'élite que la toile s'est levée sur l'œuvre du jeune compositeur français.

La partition d'*Evangeline* témoigne de la part de son auteur, M. Xavier Leroux, d'une entente déjà supérieure de l'organisation d'une œuvre lyrique. On pourra discuter ses facultés d'invention musicale ; avant tout, il faut rendre hommage à ses qualités de composition.

Une idylle d'outre-mer.

Dans l'Arcadie, une Nouvelle-Ecosse, envahie par les Anglais, pendant les guerres de l'époque de Louis XV, Evangeline aime Gabriel, le fils d'un forgeron français, lequel conserve en sa maison les traditions de la Normandie, d'où il est venu. On fiance les deux amoureux. Ils se marient, et la cérémonie nuptiale est troublée par l'intervention des troupes britanniques prenant possession du pays. Evangeline est séparée de Gabriel. Ils se cherchent au travers des savanes, s'appellent désespérément, passent à côté l'un de l'autre, et ne rejoignent seulement dans la mort, alors que Gabriel agonise aux portes de la maison religieuse dans laquelle Evangeline a prononcé ses vœux. Rien ne survivra de leur amour, sinon le murmure de la forêt qui vit leurs peines et les chantera éternellement par le bruissement de ses feuilles ; et dont la voix éternelle, accompagnée du bruit de l'Océan, racontera aux cœurs tristes la légende d'Evangeline et de Gabriel.

Tel est le poème de Longfellow. Trois librettistes, MM. de Gramont, Hartmann et Alexandre, lui ont conservé son intégrité, du mieux qu'ils ont pu. M. Xavier Leroux, le compositeur, a été le digne interprète de cette idylle américaine.

PÉRIL ÉVITÉ.

Le danger d'*Evangeline* était que la pièce, fatalement, ramène des duos toujours interrompus. M. Xavier Leroux, a senti le péril d'un pareil libretto et l'a spirituellement évité. Avec un grand sens dramatique, il a développé au premier acte la passion de Gabriel et d'Evangeline. Il a été plus discret d'effusion, au second, à l'heure du mariage. Au troisième il a su jeter le cri d'espérance de ces deux amants, qui se cherchent et s'implorent dans l'infini. Au quatrième acte, alors que Gabriel, pauvre, vient mourir entre les bras d'Evangeline retirée du monde, réunissant les thèmes d'amour épars dans la partition, il a fait à ces deux cœurs fidèles une apothéose de grandeur et de joie. Reprenant, au-dessus des airs de passion, le motif de la forêt représentant la nature dont la sérénité même semble pitoyable aux accidents du monde, il a conclu son œuvre par une hymne de triomphe et d'immortalité.

La partition de M. Xavier Leroux, manifestement inspirée des procédés de M. Massenet, fait également honneur à l'élève et au maître. Le commencement du premier acte, sur le motif évocateur des rythmes des vieilles chansons françaises, peint délicatement cet intérieur de colons où se sont conservées les traditions de la mère patrie. Puis vient la cérémonie du mariage, poétique et naïve, avec ses chants de jeunes filles, apportant à la fiancée la couronne d'oranger. Tout à l'heure, l'arrivée des ennemis trouble puissamment le final religieux de cette fête. Si le troisième acte évoque avec un peu de pauvreté harmonique les grands paysages de l'Amérique et les rapprochent trop des visions étroitement pittoresques du pâtre de *Mireille*, les cris d'Evangeline et de Gabriel, s'appelant dans le silence des solitudes, ont de l'émotion et une espèce de grandeur triste qui corrige la banalité d'une mélopée champêtre moins aimable à entendre que l'air de chasse accompagnant l'entrée de Gabriel. Mais, après les inspirations un peu mièvres du quatrième acte, dont le début se passe en cantilènes faciles, le duo, résumant tous les duos de la pièce, est une œuvre d'une distinction et d'une adresse révélant à l'Ecole française un compositeur déjà original en son art, habile en son métier, et souverainement maître de sa pensée.

Ovations.

L'interprétation a été à la hauteur de l'œuvre. Mlle Merry compose excellemment le rôle d'Evangeline, rôle fait de grâce naïve et de tendresse mystique. Elle a trouvé des accents de poignante émotion, des élans de passion sereine qui, ici, l'ont fait juger supérieure au talent même qu'elle avait montré dans d'autres créations.

M. Bonnard, en Gabriel, a conquis tous les suffrages par sa voix et son jeu pathétiques. Il a particulièrement été applaudi dans le nocturne du premier acte et dans le grand duo final.

Les autres interprètes chargés de personnages moindres : Mlle Armand, Mlle Korsoff ; MM. Dinard, Gilibert et Cadio, en compagnie de l'orchestre et des chœurs, dirigé par M. Fion, ont assuré l'artistique exécution de l'opéra ; si bien qu'il y a eu deux rappels, au premier et au troisième actes, et un rappel général à la fin du quatrième.

Les décors ont été très remarqués.

La dernière note jouée, l'auteur a été réclamé à grands cris par la salle entière. D'abord, il refusa modestement de paraître. Mais, cédant aux sollicitations des artistes, il se laissa conduire sur la scène de son succès et y reçut une enthousiaste ovation.

Revue des Deux Mondes.

15, rue de l'Université, Paris.

—SOMMAIRE DE LA—

Livraison du 1er Janvier 1896.

I.—Le Premier Ministre de Richelieu.—1. La Politique d'Autorité, par M. Gabriel Hanotaux.

II.—Dernier Refuge, dernière partie, par M Edouard Rod.

III.—Souvenirs Diplomatiques de Russie et d'Allemagne (1870-1872).—1. M. Thiers à Saint-Pétersburg.—La Ligue des Neutres.—La Dénonciation du Traité de 1856, par M. le Marquis de Gabriac.

IV.—Edith, Conte de Noël, par M. Julien Decrais.

V.—La Cour d'Assises de la Seine.—II. Le Jury, par M. Jean Cruppi.

VI.—Le Romantisme et l'Editeur Renduel, Pétrus Borel, Lamenais, Alfred et Paul de Musset, Saint-Beuve, par M. Adolphe Julien.

VII.—L'Influenza, par le Docteur Louis Delmas.

VIII.—David-Frédéric Strauss et sa Correspondance, par M. G. Valbert.

IX.—Revues Etrangères—Une Nouvelle Biographie de Richard Wagner, par M. T. de Wyzewa.

X.—Chronique [de la Quinzaine, Histoire Politique, par M. Francis Charmes.

XI.—Bulletin Bibliographique.

LA SAISON.

30 rue de Lille, à Paris.

Nous recevons le numéro du 1er janvier 1896 de *La Saison*, journal illustré des Dames où il est question de la mode universelle, des modes parisiennes, etc. Nous y lisons sous la signature de Blanche de Gery une très intéressante causerie; sous d'autres signatures, une variété : la Dame en le Titre ; un roman, etc., "les mémoires d'un fou," enfin nombre d'articles et de renseignements utiles, précieux accompagnée de modèles et de patrons.

Un numéro que goûteraient fort nos lectrices.

Funérailles de Mme Alphonse Waiz.

Les funérailles de l'excellente femme que nous avons connue et que nous tenions en si respectueuse estime, ont eu lieu hier.

En grand nombre sont venus les amis de la famille rendre les derniers devoirs à celle qui s'en est allée, à celle dont l'absence de cette demeure de la rue du Canal, causera un deuil immense, et qui, si les morts ont des visions terre-tre, sagra que pour les siens son souvenir est une dette autant qu'un amour. Il faut être fier de qui eut toutes les tendresses, tous les dévouements, toutes les abnégations, toutes les noblesses du cœur.

Nous l'écrivions hier: pour se créer une famille, pour permettre à tous les sentiments maternels qui étaient en elle de se révéler, de se donner carrière, elle alla chez des parents prendre au berceau des petits êtres, neveux et nièces, qu'elle fit siens, et qu'elle mit un noble orgueil à former à son image.

Il fallait les voir hier, ces neveux, ces nièces, entourant ce cercueil, versant d'abondantes larmes sur celle qui y était couchée et dont les lèvres glacées par la mort ne leur feraient plus entendre les caressants accents de l'affection maternelle.

Vers elle allaient les cris de leurs cœurs, des élans d'enfants comme abîmés, agenouillés dans leur reconnaissance et leur amour.

DEPECHES Télégraphiques.

TRANSMISES A L'ABEILLE.

NOUVELLES ETRANGÈRES.

Etats-Unis et Angleterre.

Relations moins tendues.

La dépêche de Cecil Rhodes.

Presse Associée.

Londres, 14 janvier—Le correspondant de New York du *Times* s'exprime ainsi au sujet des relations moins tendues entre la Grande Bretagne et les Etats Unis.

La dépêche de Cecil Rhodes au *World* aura un bon effet. Les Américains en général avaient jusqu'à présent admis que tous les faits étaient en faveur des Boers, et que l'invasion de Jameson n'était qu'une folle tentative de renversement de la république du Transvaal et d'annexion du pays à l'Angleterre. Il existe maintenant aux Etats-Unis un sentiment de sympathie très prononcé pour les républiques de tous genres et de toute grandeur.

Mais cette sympathie est largement basée sur la supposition que la forme républicaine de gouvernement et la démocratie sont inséparables.

Quand Rhodes télégraphie qu'il y a au Transvaal 70,000 nouveaux venus et que l'ancienne population ne compte que 14,000 âmes, et que les premiers n'ont aucun droit civil mais tentent d'obtenir ces droits, l'effet est considérable sur l'opinion américaine.

Il trouvera beaucoup de citoyens américains qui seront de son avis en apprenant que la moitié du territoire et les neuf dixièmes de la richesse du Transvaal sont possédés par des hommes qui n'ont aucun droit civil. Et au-dessus de tout, quand les Américains apprendront que ces propriétaires mis hors la loi sont du grande partie des Américains, une révolution du sentiment américain en faveur des vues si clairement établies de Cecil Rhodes est certaine.

Dans la danse du Transvaal, mes *managers* sont Américains, ajoute Cecil Rhodes, avec une perception habile de la fierté américaine pour tout ce qui est américain.

Le correspondant du *Times* dit également :

L'opinion que le nouvel emprunt sera entièrement souscrit est devenue générale parmi les banquiers.

Le *World* publie une liste de souscriptions formant un total de plus de cent millions de dollars, et estime qu'il atteindra plus tard un milliard. Ces estimations sont généralement reçues avec incrédulité par les hommes d'affaires.

Les souscriptions abonnées sont de la nature des bonnes intentions, mais elles ne sont pas encore légalement faites. Les souscription actuelles ne peuvent être ouvertes avant le mois février, et elles sont en petit nombre, si toutefois il y en a.

Message au Parlement Péruvien.

Presse Associée.

New York, 14 janvier — Dépêche de Lima. Pérou, au *Herald :*

Le gouvernement péruvien vient d'adresser un message d'une grande importance aux deux chambres du Congrès.

Il demande que des mesures législatives soient prises pour autoriser l'exécutif à payer annuellement un certain montant, afin de liquider la dette du pays, et à régler toutes les questions pendantes, intérieures et extérieures.

Dans un discours prononcé à Lima, le président Billinghurst a déclaré que le président Pierola résignera ses fonctions; que, de fait, il se ferait couper la main plutôt que de signer la cession des provinces de Tacua et d'Arica, si le résultat du vote populaire à ce sujet était contraire aux intérêts du Pérou.

En Abyssinie.

Presse Associée.

Une dépêche de St-Pétersbourg au *Herald* dit qu'un avis spécial au *Novosti* établit que le roi Menelik a conclu une alliance avec le roi Gogyiam.

Les Italiens qui défendent Fort Makabla sont sur le point de manquer de provisions, et Menelik croit pouvoir s'emparer de la place.

LE PRESIDENT DOLE.

Troisième anniversaire de la proclamation de la République aux îles Sandwich.

Presse Associée.

San Francisco, Californie, 11 janvier —Des avis d'Honolulu annoncent que des préparatifs sont faits pour la célébration du troisième anniversaire du renversement de la monarchie, le 17 janvier prochain.

On prédit que la liberté sur parole de la reine cessera à cette occasion et que pardon plein et entier lui sera accordé.

Le président Dole a, dit-on, informé un correspondant que le gouvernement espère prochainement trouver le moment opportun de gracier l'ex-reine. Selon toutes probabilités, le troisième anniversaire de la proclamation de la république verra le rideau se baisser sur le dernier acte du drame.

On voit souvent la reine se promener en voiture dans les rues de la ville, et elle est maintenant en meilleure santé que pendant les trois années dernières.

En l'honneur du ministre des Etats-Unis.

Presse Associée.

New York, 14 janvier—Dépêche de Panama au *Herald*.—Votre correspondant de Bogota écrit qu'un banquet a été donné hier soir en l'honneur de M. McKinley, ministre des Etats-Unis. Parmi les invités se trouvaient le ministre du Vénézuéla, les membres du Cabinet et beaucoup de personnages distingués.

Le scandale Lebaudy.

Nouvelles arrestations.

Presse Associée.

Paris, 14 janvier—La police continue à opérer des arrestations à propos de l'affaire de chantage envers Lebaudy.

Les autorités procèdent également à des visites domiciliaires, et il est établi que les preuves obtenues impliquent de hauts personnages, y compris un général.

D'après le *Matin*, le comte Cesti, se prétendant banquier, arrêté le 7 janvier dernier pour avoir frauduleusement obtenu un million de francs de Lebaudy, est également accusé d'avoir volé deux cents mille francs à un directeur de club.

La Police Française sur les traces d'un Maître-Chanteur.

Presse Associée.

Paris, 14 janvier—Le *Matin* prétend que la police française est sur les traces de Balensi, le banquier de Lebaudy, accusé de chantage envers le jeune soldat, et qui a pris la fuite en emportant six millions de francs dont deux millions appartiennent à la succession Lebaudy.

On croit que Balensi s'est embarqué sur le Chiliau, parti pour l'Amérique du sud, et on ajoute qu'on tentera de l'arrêter à Dakar, Sénégal, où le paquebot doit faire escale.

Le Pall Mall Gazette et Guillaume

L'Entente de l'Angleterre et de la France.

Presse Associée.

Londres, 14 janvier—Parlant de la situation politique, le *Pall Mall Gazette* exprime cette après-midi l'opinion que la Grande-Bretagne serait ingrate de ne pas reconnaître la dette de gratitude qu'elle a contractée envers l'empereur Guillaume, "pour avoir soulevé le patriotisme du pays et conduit ainsi à des rapports meilleurs avec les Etats-Unis."

La *Gazette de Westminster* affirme de nouveau qu'une entente existe entre la Grande-Bretagne et la France, et fait remarquer que le règlement de la question en litige du Mei-Kong en sera le premier fruit.

Maladie du chef d'état-major de l'armée prussienne.

Presse Associée.

Berlin, 14 janvier—Il est annoncé que l'état de santé du feld-maréchal Von Blumenthal, chef d'état-major de l'armée prussienne, ne lui permettra pas de prendre part aux fêtes du vingt-cinquième anniversaire de la proclamation de l'empire d'Allemagne, le 18 janvier prochain.

Pour la même raison, le prince de Bismarck sera absent également.

De sorte que les deux survivants les plus célèbres ayant pris part aux événement qui ont conduit à l'établissement de l'empire ne seront pas présents, et enlèveront ainsi une grande attraction aux fêtes.

Le feld-maréchal avait été désigné pour porter l'étendard impérial.

Navires de guerre anglais à l'île de Malte.

Presse Associée.

La Valette, île de Malte, 14 janvier —Une partie de l'escadre anglaise de la Méditerranée comprenant les cuirassés Ramillies, Hood, Anson, Howe et Bardeur, et les croiseurs Hawke, Cambrian, Astraea, Forte, Earless et Sybille, est arrivée à La Valette de la baie de Salonique.

La nouvelle escadre volante de l'Angleterre.

Les navires reçoivent leur commission.

Presse Associée.

Portsmouth, 14 janvier—Le cuirassé de première classe Revenge, portant le pavillon amiral de l'escadre volante, le cuirassé de première classe Royal Oak, le croiseur de première classe Gibraltar, et les contre torpilleurs Handy, Hart et Havoc, ont reçu leur commission ce matin à neuf heures.

Les salves requises ont été tirées, et le spectacle a été très impressionnant.

Entre huit et neuf heures de nombreuses voitures ont amené à l'arsenal les officiers des compagnies de navigation désignés pour être embarqués sur les navires composant cette partie de l'escadre.

Il y a eu de bonne heure une parade des marins devant les navires prêts à prendre la mer, les hommes revêtus tous de l'uniforme de campagne. Les soldats de l'infanterie de marine portaient le casque de service en pays étranger et ont été conduits à l'arsenal par des musiques.

Les commandants de ces navires ont l'ordre de les tenir prêts à quitter le port aussitôt que possible ; ils attendront l'arrivée des autres parties de l'escadre venant de Chatham et de Devonport, comprenant le croiseur de première classe Theseus, les croiseurs de deuxième classe Charybdis et Herminie, et trois contre torpilleurs de première classe.

Tous ces derniers navires ont également reçu leur commission ce matin

On sait que l'amiral Dale a reçu l'ordre de conduire samedi prochain l'escadre volante de Spithead à Bere Haven, sur la côte sud d'Irlande, avec des ordres scellés au sujet de la destination future.

Les officiers et les hommes se sont préparés à une longue absence, et on croit dans certains cercles que l'escadre va faire le tour du monde.

Une réflexion du "Globe".

Presse Associée

Londres, 14 janvier — Le *Globe* dit cette après-midi que la phase pacifique nouvelle dans laquelle est entrée la question vénézuélienne est due à l'empereur Guillaume et ajoute : Quand le bruit de l'épée allemande s'est fait entendre, frère Jonathan a retiré son doigt de la gâchette de son révolver.

L'appel du secrétaire Olney au sujet du Transvaal, venant de l'auteur de l'extension donnée à la doctrine de Monroe, est une branche d'olivier. Et la réciprocité d'amitié n'a pas manqué de notre côté.

NOUVELLES AMERICAINES.

Lettre de Naufragés.

Presse Associée.

Long Branch, 14 janvier—Une bouteille bleue contenant un message a été trouvée sur la côte de Long Branch par Lester Magee. La lettre, écrite au crayon, est ainsi conçue :

Latitude 30, longitude 50 ouest, 1er décembre 1895.

A celui qui trouvera cette bouteille. Le Charles Stuart a rencontré il y a trois jours une tempête qui a emporté le mâture. Notre gouvernail est brisé ; envoyez des secours.

Signé: GEORGE STOUT,
Capitaine.

Le seul Charles Stuart sur la liste des navires marchands américains est un petit schooner de 89 pieds, attaché au port de Galveston, Texas.

Les Allemands craignent la compétition commerciale des Etats-Unis.

Presse Associée

Washington, 14 janvier—Les Etats-Unis, où les Allemands ont établi un commerce considérable pendant les vingt-cinq années écoulées depuis leur dernière guerre, semblent être considérés comme le pays qu'ils doivent craindre le plus sur les marchés du monde.

Le consul des Etats-Unis à Cologne, Warner, fait de cette rivalité commerciale l'objet d'un rapport spécial au gouvernement de Washington. Il cite fréquemment les journaux ordinaires et les journaux techniques pour démontrer que les Allemands sont alarmés de la perspective qui s'offre actuellement.

Le gouvernement, qui possède les chemins de fer, a été prévenu qu'il doit faire tout son possible pour diminuer les prix de transport des produits bruts et des marchandises destinées à l'exportation, afin d'aider les fabricants allemands, ou il verra le commerce extérieur souffrir considérablement de la concurrence d'Amérique.

Le consul général de Chine à San Francisco démis de ses fonctions.

Presse Associée.

San Francisco, 14 janvier—Le *Chronicle* annonce que Li Yung Yew, consul général de Chine à San Francisco, a reçu du ministre plénipotentiaire à Washington une dépêche le démettant de ses fonctions et nommant à sa place Fang Yung Hun, son secrétaire.

Comme Li Yung Yew était considéré comme extrêmement en faveur auprès des fonctionnaires de Pékin, son déplacement a causé beaucoup de discussions dans Chinatown. Son renvoi est jusqu'à un certain point enveloppé dans ce mystère qui entoure toutes les affaires d'Etat de la Chine. Il est des plus sensationnels si on considère que l'ex consul a de hautes relations à la cour de Pékin, et qu'il était l'ami et le conseiller du ministre actuel de Chine à Washington.

Li Yung Yew a été nommé consul général à San Francisco en 1891, après avoir servi aux empereur dans certaines visites diplomatiques dans l'Amérique du Sud.

Les attachés du consulat disent que cette mesure n'est que le prélude de nouveaux honneurs conférés à l'ex-consul, et qu'il est sur le point d'être nommé agent spécial de l'empereur pour négocier un traité entre la cour de Pékin et le président du Mexique, Porfirio Diaz.

Les négociants de Chinatown disent que le déplacement du consul est dû à la lutte engagée depuis plusieurs mois entre les Sam Yups et les Sze Ups, deux des Six Compagnies qui contrôlent les affaires chinoises en Amérique.